Semen*, N° 23, Avril 2007, *Sémiotique et communication. État des lieux et perspectives d'un dialogue

COMPTE RENDU CRITIQUE

Baptiste FOULQUIÉ
Université Toulouse II

(À paraître dans *Champs du signe,* 2008, n° 25)

Le numéro 23 de la revue *Semen*, Revue de sémiolinguistique des textes et des discours est intitulé : « Sémiotique et communication. Etat des lieux et perspectives d'un dialogue ». Driss Ablali et Eleni Mitropoulou qui en sont les coordinateurs, présentent en introduction l'origine du projet de ce numéro, situant sa naissance dans les confrontations entre sémioticiens et chercheurs en SIC (sciences de l'information et de la communication) au sein du laboratoire du LASEDI dans lequel les deux disciplines cohabitent apparemment plus ou moins pacifiquement. La conception de ce numéro s'annonce dans l'introduction au travers de deux approches :

> « Les contributeurs pressentis par les coordonnateurs de ce numéro ont répondu à l'appel à communications, en fonction de leur champs d'activités et de leurs orientations afin de délimiter soit une problématique fédératrice, soit des points de confrontation. La conception de ce numéro découle de ces deux approches possibles » (p. 9)

On pourra regretter cependant que l'ordre des articles ne reflète pas cette conception : l'ordre alphabétique dans lequel ils sont présentés semble en effet un expédient qu'aurait avantageusement remplacé une présentation thématique. Notons également, pour clôre le chapitre des regrets, le caractère un peu irénique de l'attitude consistant à se conduire « comme s'il n'y avait aucune ambiguïté quant à l'usage des notions et des concepts » (p.7).

Nous présenterons ces dix contributions en fonction du projet qu'elles réservent à la sémiotique et aux SIC.

Driss Ablali apparaît comme l'un des plus ardents défenseurs d'une séparation stricte entre les deux disciplines. Dans son article « Sémiotique et Sic, je t'aime moi non plus » (p.13), il décrit le démembrement de la sémiotique par la multiplication de ses objets en contact avec les SIC. Il plaide pour un « Retour aux sources » (p.22) qui est d'ailleurs le titre de sa conclusion dans laquelle l'ambiguïté des relations SIC / sémiotique, voire Chercheurs en Sémiotique / Chercheurs en SIC du laboratoire du LASEDI disparaît complètement :

> « Il faut reconnaître que tout semble opposer la sémiotique et les Sic. Ils ne sont pas faits pour s'entendre, encore moins pour partager la même demeure. » (p.23)

> « L'avenir de la sémiotique, à mon avis est derrière elle. Il est du côté des sciences du langage, pas forcément dans un ancrage linguistique, mais dans une collaboration avec la linguistique textuelle, l'analyse de discours, les linguistiques de corpus, les théories de l'argumentation et la rhétorique. » (p.23)

Cette nécessité découle pour l'auteur d'un constat selon lequel « les sémioticiens ne peuvent plus communiquer entre eux » (p.14) à cause de la trop grande diversité des objets, et par là des disciplines dans lesquelles la sémiotique s'intègre.

Ce problème sérieux est également abordé par Yves JEANNERET dans son article : « La prétention sémiotique dans la communication, du stigmate au paradoxe. » (p.79). Partant lui aussi de la situation universitaire de la sémiotique, à cheval entre les Sic et les Sciences du langage, il entend observer le comportement des disciplines sur cette frontière et poser la question de la prétention des disciplines :

> « celle du type de prétention que peut émettre un chercheur à connaître quelque chose des pratiques signifiantes des hommes ordinaires. » (p.80)

Il observe le comportement de la sémiotique, variant entre celui de simple « boîte à outils » mobilisable par toutes les autres disciplines et celui de théorie universelle permettant d'expliquer tous les phénomènes sociaux. Le combat que se livrent les sémioticiens et les chercheurs en sic, essentiellement sociologues, est ainsi résumé par l'auteur. Il s'agit de la variation entre deux pôles qui sont d'un côté :

> « prétendre expliquer l'ensemble des processus de communication à partir de la mise en évidence de la structure des textes » (p.85)

et de l'autre :

> « laisser entendre qu'on pourrait échapper au monde des signes pour le renvoyer au monde réel. » (p.86)

Loin cependant d'envisager une rupture entre les deux disciplines, l'auteur affirme que :

> « les deux dénis symétriques qu'on a pu identifier ici [le tout sémiotique e, le tout pragmatique] ne sont sans doute que les solutions les plus commodes, mais les plus assurément fausses, de ce paradoxe ». (p.87)

Il propose donc de penser une « prétention limitée de la sémiotique » (p.89) qui consiste à « décrire certaines conditions dans lesquelles se développent les pratiques signifiantes » (p.89).

L'étude de la place, du rôle et du statut épistémologique des disciplines, envisagées notamment au travers de leurs histoires et évolutions respectives est le parti pris adopté par Patrick Charaudeau et François Rastier. Dans son article : « Analyse de discours et communication, L'un dans l'autre ou l'autre dans l'un » (p.65), Patrick Charaudeau aborde l'épistémologie des disciplines au travers de leur objet d'analyse, et du « couple théorie-méthodologie qui [les] définit » (p.73). Au terme de ses observations, l'auteur arrive à la conclusion que la communication est un « objet d'étude des disciplines du discours » (p.73). L'analyse du discours devant quant à elle disposer :

> « d'une théorie de l'action et de la situation de communication, d'une théorie des stratégies de discours en s'appuyant sur les acquis de la rhétorique, d'une théorie des genres du discours et d'une théorie des imaginaires sociaux en s'appuyant sur des données de la sociologie, de la psychologie sociale et de l'anthropologie sociale » (p.76)

afin qu'elle

> « contribue réellement à une meilleure compréhension des phénomènes psychologiques et sociaux de la communication » (p.75-76).

Le détour épistémologique emprunté par l'auteur lui permet en fin d'article de proposer des « cadres de pertinence théorico-méthodologiques » (p.76) dans lesquels discuter les résultats des analyses. Ces cadres permettent d'envisager les travaux des différentes disciplines en fonction de leur propre point de vue, de leur propre « principe de pertinence » (p.76), ce qui pour l'auteur permet de passer de la « pluridisciplinarité » (p.76) envisagée comme une simple addition de disciplines productrice de commentaires, à une interdisciplinarité « permettant d'aboutir à la production d'un discours d'«analyse interprétative». » (p.76)

François Rastier quant à lui, ne situe pas son propos entre communication et analyse du discours, mais entre « communication, interprétation, [et] transmission » (p.121). Le projet de cet article vise à sortir linguistique et communication de la fausse dichotomie dans laquelle on voudrait les enfermer : sciences de la communication VS cognition. Rastier revient sur l'origine de la communication en tant que discipline et note les réductions par lesquelles est passée la discipline pour se constituer. Héritière des technologies des télécommunications, la communication a confondu l'information avec le sens, l'interprétation avec le décodage, et n'a pas su prendre le contexte en compte autrement que comme monde référent. Il insiste en outre sur le « déficit herméneutique du modèle communicationnel [qui] tient [lui]semble-t-il à la réduction du signe à sa seule expression. » (p.127). La principale raison de ce réductionnisme positiviste est selon lui la suivante :

> « Comme le paradigme de la communication ne peut rendre compte d'où vient l'information ni comment elle est produite, il vide la communication de son contenu en la réduisant à la transmission du signifiant hic et nunc. » (p.127)

Le paradigme interprétatif quant à lui, permet d'aborder le sens

> « qui n'est pas immanent aux textes et aux autres performances sémiotiques,ne leur préexiste pas non plus, mais est produit par la pratique de l'interprétation. » (p.127)

Il propose enfin de distinguer communication et transmission en fonction de l'interaction des zones anthropiques (identitaire, proximale, distale) :

> « En somme : l'expression structure la zone identitaire par le lien établi entre contenu et expression. La communication pour sa part, structure les relations entre zone identitaire et zone proximale. La transmission met en jeu, en outre, la zone distale ; elle assure d'ailleurs la pérennité changeante des mythes. Si les langues n'ont pas de fonction déterminée, elles revêtent ainsi des capacités différentes en regard des trois domaines anthropologiques que sont l'expression individuelle, la communication sociale et le transmission culturelle. » (p.132)

Ces quatre auteurs ont abordé la question des relations entre sémiotique et Sic d'un point de vue épistémologique général, et ont mis en évidence les différences entre les approches et les points de vue. Les cinq derniers ont quant à eux abordé des questions beaucoup plus précises, des situations dans lesquelles sémiotique et Sic doivent aujourd'hui travailler ensemble, et ce souvent à cause de la nature des objets que se donne l'analyse.

C'est le cas de Sémir Badir qui aborde le problème de « La sémiotique aux prises avec les médias » (p.25), de Jean Jacques Boutaud avec « Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible » (p.45), de François Jost avec « la sémiologie des médias » (p.93) et d'Eleni Mitropoulou avec les nouvelles technologies (p.107). Ces auteurs décrivent de nouvelles pratiques et présentent des objets complexes qui semblent nécessiter une double approche sémiotique et communicationnelle. Sémir Badir propose dans son article « la sémiotique aux prises avec les médias » (p.25) une définition du média et (en tant qu'objet, composante de l'expression) et ce que pourraient être les gains de son étude en terme d'analyse du sens. Selon lui, le média envisagé en tant

que canal a longtemps été exclu du champ de recherche de la sémiotique, et il serait opportun de réinvestir ce champ de recherche :

> « une sémiotique du média consistera donc d'abord à situer le média dans le paradigme des artéfacts servant d'outils dans les pratiques sémiotiques » (p.29).

Il propose des outils d'évaluation et d'analyse des médias et ouvre des pistes concernant les différents types de médias et leurs relations (les différents types d'intermédialité). Pour Sémir Badir, l'enjeu d'une sémiotique des médias n'est rien de moins que celui d'une sémiotique du plan de l'expression.

Pour Jean-Jacques Boutaud, l'objet d'investigation est le sensible, terrain glissant sur lequel sémiotique marketing et communication vont s'éprouver dans leur quête du sens. Il constate que le marketing a su (grâce aux travaux de Floch notamment) emprunter des outils d'analyse à la sémiotique, comme le carré sémiotique ou le schéma narratif mais aussi au-delà ce ça :

> « la lecture de Floch insuffle un véritable état d'esprit ouvert au sens, au sensible, sans comparaison avec une mécanique de persuasion dont la sémiotique serait l'instrument. » (p.49)

Cet article aborde la question des frontières et des domaines d'application des disciplines, la sémiotique devant :

> « explorer les signes, les significations, les processus de construction du sens, sous différents aspects (axiologiques, narratifs, semi-symboliques) convoités par le marketing et la communication dans l'affirmation de compétences nouvelles» (p.53)

Boutaud conclu en plaidant pour une approche sensible de la sémiotique (« en cultivant la saveur mais aussi la fadeur du signe ») pour lui :

> « la sémiotique ne doit pas craindre de revenir, avec la communication et le marketing, dans le « pôle faible » de la connaissance » (p.62).

L'article de François Jost s'intitule : « Ruptures et retournements de la sémiologie des médias à l'ère de la communication » (p.93). Face au constat que les disciplines de l'information et de la communication n'ont pas retenu grand-chose des apports de la sémiotique, l'auteur pose la question inverse concernant :

> « ce qu'ont apporté les sciences de l'information et de la communication à la sémiologie du cinéma. » (p.94)

Partant d'une réflexion sur la catégorisation des émissions de télévision en genres, il arrive à la conclusion que :

> « l'étiquetage générique n'est qu'une « promesse pragmatique » que le téléspectateur aurait tort de prendre toujours à la lettre. » (p.96)

Il devient alors clair pour l'auteur que la catégorisation en genres ne peut se faire que dans une perspective communicationnelle, mais dans laquelle la réception du spectateur ne doit pas obligatoirement correspondre avec les visées de l'émetteur. Son modèle repose sur trois propositions (p.97) : (i) trois mondes pour caractériser l'ensemble des genres ; (ii) tout genre repose sur la promesse d'une relation à un monde dont le mode ou le degré d'existence conditionne l'adhésion ou la participation du récepteur ; (iii) la place des genres est variable selon le point de vue dont on les considère. Propositions auxquelles il ajoute deux principes qui vont permettre de le faire fonctionner, une double promesse sur laquelle

repose la communication télévisuelle (p.98) : (i) une promesse ontologique, contenue dans le nom de genre lui-même et qui constitue un horizon d'attente et (ii) la promesse pragmatique, qui est celle faite par le diffuseur.

Partant de ce modèle, l'auteur propose la catégorisation de l'univers des jeux télévisés en articulant l'objet des promesses ontologiques et pragmatiques entre trois mondes : Ludique, Réel et Fictif, la position des émissions dans ce triangle de mondes variant en fonction du jugement du récepteur sur les promesses qui lui ont été faites. La perspective communicationnelle permet ici d'envisager de façon plus globale la sémiotique des genres télévisés. L'auteur conclut en évaluant la transposabilité de ce modèle à la sémiotique des genres cinématographiques.

Chez Eleni Mitropoulou enfin, l'objet qui met en relation la sémiotique et les Sic est la « lecture en dispositif Site Internet » (p.107). Son article s'intitule : « Sémiotique et communication en nouvelles technologies » (p.107). C'est sous le signe de la fusion que sont envisagées les deux disciplines : sémiotique et communication sont vues comme « compétence scientifique particulière » (p.108). C'est cette nouvelle compétence qu'illustre l'article : « l'écriture action » (p.110). Cette pratique se définit comme : « trace de production apportée par le lecteur » (p.110) dans le texte. L'écriture action se manifeste par les nouveaux parcours de lectures proposés par les liens hypertexte et qui donnent à l'auteur la possibilité d'anticiper les possibilités de la lecture, et aux lecteurs la possibilité de construire leurs parcours de lectures :

> « C'est le mode de « lecture par éclatement », qui en Internet est de type écriture-action à savoir « trace de production apportée par le lecteur », que nous appelons « lecture par métastase ». » (p.115)

« Métastase » signifie ici transformation, et c'est parce que le lien hypertexte donne le plus souvent au lecteur la possibilité d'accéder à une définition que l'écriture-action permet une transformation des savoirs.

Le dernier auteur à aborder les relations Sémiotique Sic est Joëlle Rhétoré. Son article ne se laisse pas facilement classer car il aborde la sémiotique et la communication du point de vue de Peirce ; il s'intitule « La pensée triadique du phénomène de communication according to Peirce » (p.139). Joëlle Rhétoré fait un état des lieux de l'évolution de la communication en utilisant les concepts de Peirce pour décrire les divers modes dits de communication de notre société. La communication est ici envisagée comme une pratique, décrite grâce à la sémiotique Peirceienne. Peiirce envisage la communication comme un phénomène triadique, incluant en plus des 2 protagonistes, un espace mental partagé, en constante fluctuation qu'il appelle quasi-esprit, Commens ou Commind. Les sujets « dotés d'un esprit » sont donc condition de la communication, ce qui permet à l'auteur, en conclusion de sa première partie, d'exclure la connexion entre machines du domaine de la communication (p.114). La conception hexadique de la communication (mettant en jeu la détermination de l'objet immédiat (Oi) par l'objet dynamique (Od), la représentation du signe, la détermination de l'interprétant immédiat, l'interprétant dynamique et l'interprétant final (p.145)) donne un cadre strict pour évaluer les nouveaux modes dits de communication. (Internet, télévision…). Les cas de dégénération de la communication sont nombreux et le verdit concernant la télévision est quant à lui sévère. Dans cet article, la sémiotique est envisagée comme une théorie fournissant une méthodologie pour décrire des processus dits de communication.

Malgré des orientations diverses, ces articles pointent le déficit herméneutique de la communication (cf. Rastier) et la réponse apportée par la sémiotique, qu'elle soit envisagée comme méthode qualitative des Sic (cf. Boutaud) ou comme véritable alternative au modèle communicationnel (cf. Rastier et Ablali). Enfin, l'avènement des nouvelles pratiques de lecture (Internet, multimédia…) porte la sémiotique vers des terrains nouveaux ou naguère ignorés par elle (cf. Badir, Jost et Mitropoulou) et investis par les chercheurs des Sic, ouvrant

la porte à une nécessaire interdisciplinarité dont les contours restent à clarifier (cf. Charaudeau et Jeanneret), tant sur le plan scientifique que sur celui de l'organisation universitaire.

NB : Ce numéro de *Semen* propose également les comptes-rendus des ouvrages suivants :

Marie-Anne Paveau, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, 250 pages. Compte rendu par Jacques Guilhaumou.

Claudine Normand, *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*, Ophrys, 2006, Les chemins du discours. 249 pages. Compte rendu par Daniel Lebaud.

Mots. Les langages du politique, N°81, « Suisse, Laboratoire politique européen ? », dossier coordonné par Pierre Fiala, Juillet 2006, ENS éditions, 140 pages. Compte rendu par Philippe Schepens.